



POÉSIE

Dans l'île singulière de Sète, il pleut des mots au lieu des bombes

Pour la sixième année, le festival de poésie « Voix vives » a su créer, dans un contexte explosif, un trait d'union entre des Méditerranée qui ont rarement l'occasion de se croiser. Une initiative salutaire rendue possible grâce au dévouement des équipes et de la petite armée de bénévoles.

« **N**ous avons cette chance immense qu'ici les mots pleuvent au lieu des bombes. » À l'ombre des platanes centenaires qui ceinturent la place de l'hôtel de ville de Sète, dite du Poufre en hommage à la sculpture de l'artiste local Pierre Nocca, la formule de Sapho, chanteuse franco-marocaine coiffée de son éternel chapeau, fait mouche. « *Quoi de plus important que de reprendre la barque du sens et de la gouverner ?* » interroge à la tribune la marraine du festival de poésie Voix vives, inauguré devant un auditoire alerte, samedi matin, sous un soleil étincelant. Alors que la nuit interminable s'abat sur l'Europe, la Méditerranée se croise pendant dix jours, sous la seule loi du verbe, dans l'« île singulière » qui a vu naître Brassens, Vilar et Va-

léry. Si Salah Stétié, souffrant, n'a pu faire le déplacement, l'écrivain et diplomate d'origine libanaise a souligné, dans un enregistrement de dernière minute, l'importance de ce qui se joue dans la petite Venise de l'Hérault. « *Sète, dressée face aux vagues, lutte contre la mort et le désespoir. Le salut des hommes est inscrit dans des mots vivants* », a-t-il claironné, sous les applaudissements nourris du public.

La poésie s'apprécie sous toutes ses coutures

La poésie, dans cette terre de sable fin et de pêcheurs, s'incruste partout. Elle est placardée dans les artères de la ville, suspendue dans les airs, elle jaillit des cafés, retentit dans les parcs et les places publiques, se répand sur les étals des éditeurs pugnaces aux yeux gonflés par



YANNICK INVITE LES POÈTES MÉDITERRANÉENS SUR SON NAVIRE. PHOTO MÉTAMEC

la fatigue et prend le large. Pour respecter sa musicalité, elle est récitée dans la langue d'origine avant d'être traduite. Vers libres, réguliers, voire « signes », la poésie s'apprécie sous toutes ses coutures, même verticalement. Au cours d'une sieste exquise, l'italien Massimo Bocchiola, à l'abri des arbres courbés par le vent, a déclamé sa prose inquiète, entrecoupée des percussions et des chants délicats d'Ingrid Panquin. Tous les amoureux de la langue ont leur place. Dans le décor du Théâtre de la Mer ouvert sur l'azur, toisé par la lune affleurant, le rappeur Akhenaton a

déversé ses rimes ciselées, le jour d'ouverture, devant un public trépidant. Moment de grâce qui tenait autant à l'acoustique remarquable des lieux qu'à l'énergie contagieuse déployée par la force tranquille du rap hexagonal. Accompagné par son acolyte Shurik'n, le Mar-seillais a interprété plusieurs de ses joyaux, mêlant un remix du superbe *Mon texte le savon*, des titres de son dernier album solo réussi (*Je suis en vie*) où cohabitent Aragon et le Perse Omar Khayyam et des classiques d'IAM, dont le brûlant *Demain c'est loin*. Contre les pourfendeurs de haine, le Libanais Adonis

a démontré au cours d'une carte blanche que « la poésie pose une question, là où la religion impose une réponse ». Tout en s'érigeant contre cette Méditerranée devenue « un champ de bataille entre monothéismes », il a déploré la relégation, dans la tradition de l'islam, de sa dimension poétique. Rappelant le « je n'existe pas sans l'Autre » chez les mystiques. En écho à cette rencontre, un hommage vibrant, dans le kiosque bondé de la place Aristide-Briand, a été rendu au regretté Adelwahab Meddeb. « Derrière lui, il laisse un vide immense, un immense plein », a résumé Salah Stétié, saluant « sa lumière analytique et synthétisante ». Si les temps forts de cette édition ont tenu leur promesse, à l'instar de la lecture musicale magnétisante réunissant Adonis, Vénus Khoury-Ghata et Salah Stétié dans le jardin du Château-d'Eau aux allures

orientales, la magie passe tout autant par ces rencontres inopinées, et parfois bouleversantes, qui ponctuent les journées. Yannick, capitaine généreux du voilier *Jusqu'au bout*, qu'on croirait tout droit sorti d'un roman de Pagnol, accueille à son bord, près de la criée, des poètes des deux rives. Dimanche, à la tombée de la nuit, Abderrahim Sail (Maroc) et Walid Alswairki (Palestine) ont croisé leurs vers profonds, bercés par le violoncelle de Yassir Bousselam. On est gagné, comme l'écrit le poète français Jean-Claude Pinson, présent ce soir-là à leurs côtés, par l'« ivresse de baigner dans la photo couleur du jour immense ».

NICOLAS DUTENT